



www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

‘*Pierre et Jean*’ (1888)

roman de MAUPASSANT

(211 pages)

pour lequel on trouve un résumé

puis successivement l'examen de :

l'intérêt de l'action (page 3)

l'intérêt littéraire (page 3)

l'intérêt documentaire (page 4)

l'intérêt psychologique (page 5)

l'intérêt philosophique (page 10)

la destinée de l'œuvre (page 10)

Bonne lecture !

Résumé

Une partie de pêche en barque, au large du Havre, réunit Monsieur Roland, sa femme et leurs deux fils, Pierre et Jean, qui rivalisent à la rame devant la jeune, belle et bonde veuve d'un riche capitaine de vaisseau, Mme Rosémilly. Le père Roland est un brave homme borné et commun, qui a laissé Paris et son modeste commerce de joaillier pour se consacrer à sa passion de la pêche qui lui fait passer ses journées sur la mer. Sa femme, bien plus fine que lui, douce, tranquille, affectueuse, «*une économe bourgeoise un peu sentimentale*», est la mère idéale qui ne vit que pour l'affection qu'elle porte à ses enfants. Les deux frères, unis et opposés par «*une fraternelle et inoffensive inimitié*», sont fort différents au physique comme au moral. L'aîné, Pierre, près de la trentaine, brun, maigre et nerveux, tourmenté par de grands projets et sujet à des découragements imprévus, après avoir commencé et abandonné diverses études, a enfin été reçu docteur en médecine. Jean, qui est de cinq ans plus jeune, gros, blond, placide, est docteur en droit, et se prépare à exercer tranquillement la profession d'avocat ; grâce à sa vie régulière, il a constamment été proposé comme modèle à Pierre, l'indiscipliné. Au retour, le soir même, la vie tranquille de la famille est bouleversée par une nouvelle : un certain M. Maréchal, leur fidèle et vieil ami, est mort à Paris, et a fait de Jean l'unique héritier de sa fortune considérable. (chapitre I).

Venu sur le port réfléchir à cet événement, Pierre croise Jean, et le félicite pour sa nouvelle fortune. Puis il rend visite au pharmacien Marowsko, qui éveille un doute en son esprit jaloux à propos de l'héritage : «*Ça ne fera pas bon effet.*» (chapitre II).

Une anonyme et peu farouche «*fillette de brasserie*» renforce le soupçon : «*Ça n'est pas étonnant qu'il te ressemble si peu.*» Pierre trouble le repas où les siens, dans leur optimisme aveugle qui l'irrite, fêtent l'heureux événement, et commencent à faire des projets. (chapitre III).

Sorti en mer, il est atrocement torturé par le soupçon éveillé par les phrases de ses amis, et il cherche avec acharnement la raison pour laquelle seul Jean a hérité de la fortune, alors que Maréchal le connaissait depuis qu'il était tout petit. La brume l'oblige à rentrer. Il commence alors «*une enquête minutieuse*» et particulièrement pénible pour découvrir la vérité. Un souvenir lui revient : Maréchal, dont un portrait accroché au mur avait été enlevé après la naissance de Jean, «*avait été blond, blond comme Jean*». Il découvre ainsi que Jean et Maréchal se ressemblent comme deux gouttes d'eau. Il en conclut donc que Jean est, en fait, le fils de Maréchal. (chapitre IV).

Il demande à sa mère, qui l'a deviné, et dont il déchire le cœur, où se trouve le portrait de Maréchal. Il lui fait ainsi comprendre qu'il sait tout. Mais il n'ose lui annoncer la vérité, car il ne veut pas qu'elle meure de honte. Une excursion à Trouville, dont il attend une diversion, lui dévoile «*la perversité féminine*» à la vue des gens sur la plage. Le trouble de sa mère à propos du portrait, ajouté à la ressemblance, transforme le doute en «*intolérable certitude*». Elle perd à ses yeux tout son charme serein de femme aux pures affections. (chapitre V).

Malheureux, torturé par «*l'infâme secret*» et par les remords qui le rend honteux de lui-même, il persécute sa mère. À l'occasion d'une sortie sur la plage de Saint-Jouin, Jean se déclare à Mme Rosémilly, adroite en amour comme à la pêche, et, avec le prestige de sa récente richesse, il obtient d'elle une promesse. (chapitre VI).

Dans le nouvel appartement de Jean, convoité par l'aîné, les deux frères se querellent. Pierre, sous le coup de la fureur, ne résiste plus et lui révèle sa découverte, insoucieux de sa mère qui, certainement, les entend de la chambre à côté : «*Tu es le fils d'un homme qui t'as laissé sa fortune.*» Jean, bouleversé, obtient peu après la confirmation de la vérité de la bouche même de sa mère : «*Tu n'es pas le fils de Roland.*» Elle veut partir à tout jamais, mais il la supplie de rester, et ils se réconcilient dans le même amour. (chapitre VII).

Le caractère placide et positif de Jean prend rapidement le dessus : il dédommagera son frère en renonçant en sa faveur au petit patrimoine de la famille ; en attendant, puisque Pierre n'a plus envie de vivre à la maison, il facilitera son embarquement comme médecin de bord sur un transatlantique. (chapitre VIII).

M. Roland accepte tout, sans soupçonner le moins du monde la récente tragédie, tandis que sa femme est moins torturée. Enfin, le groupe du début, moins un, est réuni dans la même barque, pour

saluer le départ de *“La Lorraine”*, à bord de laquelle Pierre commence une nouvelle «*vie de forçat vagabond*» (chapitre IX).

Analyse

Intérêt de l'action

On a pu se demander si *“Pierre et Jean”* est bien un roman au sens traditionnel du terme.

On peut en effet trouver que sa trame, trop linéaire, est plutôt celle d'une nouvelle (d'ailleurs, le livre a seulement une cinquantaine de pages de plus que la nouvelle *“Yvette”*), Maupassant s'étant, pour ce roman, tenu dans des limites volontairement plus modestes.

On peut penser qu'il est parti d'une hypothèse, se disant : si tel fait se produisait dans telle circonstance qu'en adviendrait-il? puis en tira les conséquences en recourant au raisonnement, et en procédant par déduction. Ce fait n'a rien d'in vraisemblable.

L'intrigue est très simple, mais elle est pourvue de tous les ressorts nécessaires : un événement en apparence anodin mais perturbateur lance l'action au sein d'un paisible foyer, en fait déchiré par la jalousie féroce entre deux frères ; un doute est jeté dans l'esprit du personnage principal ; puis une suite de péripéties le fait partir dans la quête obsessionnelle du secret de la naissance de son cadet, et obtenir la révélation de l'adultère maternel (le roman prenant même l'allure d'un roman policier, M. Roland lui-même apportant des éléments [page 125]) ; enfin, il est vaincu dans le conflit avec son frère qui emporte, avec l'argent, le mariage avec Mme Rosémilly, le bel appartement et l'affection de tous.

L'action est vive et pressée. Tous les épisodes accessoires s'y rattachent étroitement, péripéties et coups de théâtre sont adroitement ménagés. Le déroulement de ce drame familial a «*l'aspect, le mouvement de la vie même*». Il est encadré par la scène d'exposition et la scène finale qui, toutes deux, groupent les principaux personnages. Entre elles, alternent de façon de plus en plus précipitée des périodes de crise et des périodes de rémission. Dans le dernier tiers du livre, Pierre, étant condamné, passe au second plan, et c'est Jean qui prend l'action en main, qui a toute l'initiative et devient le maître de la situation. C'est aussi par souci d'équilibre, pour ne pas concentrer tout l'intérêt du roman sur un seul personnage, pour aussi justifier son titre.

On peut regretter le manque d'une action violente ou définitive : un meurtre, un suicide, un emprisonnement... Cette absence de rebondissements, d'émotion et de sensations fortes, cette platitude de la vie, ce quotidien monotone, cette famille ordinaire, ne sont pas très romanesques. Et tous ces personnages ensevelis dans leur petite ville tranquille de province font mourir le suspens. Surtout, ce qui manque cruellement, c'est un dénouement, une vraie fin, définitive : Pierre s'en va ; mais rien n'est achevé ; reviendra-t-il pour le mariage? repassera-t-il un jour saluer cette famille qu'il n'aime pas et qui ne l'aime pas? se taira-t-il pour ne rien brusquer, pour laisser les choses comme elles sont?

D'autre part, il n'y a pas de point de vue fixe : tantôt, le lecteur a le point de vue omniscient de l'auteur (qui n'hésite pas à nous faire part de ses propres réflexions, souvent ironiques et cruelles, à propos de ses personnages), tantôt celui d'un personnage, partageant surtout les pensées de Pierre, mais parfois celles de son frère ou de sa mère. Il lui devient ainsi difficile de s'identifier à l'un de ces personnages en particulier : il reste un observateur extérieur.

Ainsi, *“Pierre et Jean”* réunit tous les éléments techniques qui définissent un vrai roman, mais ne recèle rien de romanesque. Il répondait ainsi aux critères du réalisme le plus poussé.

Intérêt littéraire

Dans *“Pierre et Jean”*, le style de Maupassant est généralement sobre, les phrases brèves, sauf en quelques passages comme celui (page 90) commençant par «*Il se pouvait que cette imagination seule...*» qui apparaît très embarrassé mais qui l'est peut-être pour rendre compte, précisément, du cruel embarras de Pierre. On trouve parfois de belles images, en particulier dans de brillantes

descriptions de la mer : «*Et on voyait d'autres navires, coiffés aussi de fumée, accourant de tous les points de l'horizon vers la jetée courte et blanche qui les avalait comme une bouche, l'un après l'autre. Et les barques de pêche et les grands voiliers aux mâtures légères glissant sur le ciel, traînés par d'imperceptibles remorqueurs, arrivaient tous, vite ou lentement, vers cet ogre dévorant, qui, de temps en temps, semblait repu, et rejetait vers la pleine mer une autre flotte de paquebots, de bricks, de goélettes, de trois-mâts chargés de ramures emmêlées. Les steamers hâtifs s'enfuyaient à droite, à gauche, sur le ventre plat de l'Océan tandis que les bâtiments à voile, abandonnés par les mouches qui les avaient halés, demeuraient immobiles, tout en s'habillant de la grande hune au petit perroquet, de toile blanche ou de toile brune qui semblait rouge au soleil couchant.*» (pages 38-39).

Les dialogues, naturels, spontanés, vivants, ponctués des «*Cristi*» du père Roland mais aussi de Pierre («*Cristi ! dit-il, la veuve avait l'air bien vanné*» [page 158], «*vanné*» étant alors un mot familier non usuel), ont une limpidité qui frôle la platitude. On remarque le souci de réalisme dans la prononciation qui est prêtée à la bonne : «*Il est v'nu un m'sieu trois fois*» [page 42]).

Intérêt documentaire

Maupassant situa son histoire à une époque qui était la sienne, dans un lieu qu'il connaissait bien, le port du Havre, citant des bateaux qui ont vraiment existé (la "*Normandie*", la "*Lorraine*"), la côte normande avec ses plages, comme celle de Trouville, où se trouvent des «*cabines roulantes*» (page 122) qui transportaient les baigneurs au bord de l'eau à l'heure du bain ; avec ses «*valleuses*» (page 143), semblant évoquer Étretat (page 142) qu'il connaissait bien, la campagne qui ressemble à «*un parc sans fin*» (page 138) à cause des typiques clos normands. Il s'est plu surtout à évoquer ce décor si richement symbolique chez lui : la mer, la magnificence des paysages marins. On retrouve ici un témoignage de sa passion de l'eau. Mais ce décor est réduit aux strictes nécessités, lui permettant essentiellement, d'une part, de donner une place à la pêche, qui est aussi le loisir paisible par excellence, employant alors des mots techniques dont certains sont normands (comme «*lanet*» [page 140], terme dieppois qui désigne un filet utilisé pour pêcher le bouquet ou crevette rose, dans les rochers) ; d'autre part, de faire faire à Pierre des promenades au bord de la mer où il retrouve son équilibre.

Maupassant entendait aussi et surtout brosser le tableau d'un milieu qu'il connaissait semblablement trop bien : la petite bourgeoisie. Il est allé jusqu'à décrire tous les détails d'un affreux ameublement kitsch accumulés à plaisir, en particulier d'abominables gravures, des japonaiseries dont la manie faisait rage (lui-même n'y avait pas échappé) et avait gagné la petite-bourgeoisie.

La réalité de la famille Roland fut peut-être celle même de la sienne, et qui poussa ses parents à la séparation, celle qui lui permet de dire des femmes qu'elles chassent les hommes pour leur argent, et de dire des hommes qu'ils ne sont bons qu'à boire de l'alcool et à se consoler dans les bras de «*bonnes de brasserie*» ?

En tout cas, il a montré le triste visage d'une famille bourgeoise qui n'est qu'un agglutinement de médiocres sans volonté, sans force, lâches, intéressés seulement par un bon repas et par un peu plus d'argent pour aller à la pêche le dimanche, dominés par de petits tracasseries domestiques, menant une vie fade et mesquine, faite de petites remarques perfides, blottis sur de honteux secrets cachés durant des années, et qui finissent par éclater et par tout faire voler en éclats. C'était, pour lui, un monde hypocrite, où personne ne dit ce qu'il pense, où les sentiments doivent être dissimulés pour ne pas choquer, où une déclaration d'amour doit être immédiatement accompagnée d'une demande en mariage, où l'on veut qu'il n'y ait pas de scandale. Or l'atmosphère de secret et de non-dit ne peut qu'être appuyée dans la famille qu'il a inventée et où, comme dans tous ses ménages bourgeois, il faut inévitablement un troisième : il aurait pu dire, comme Sacha Guitry, que «*la chaîne du mariage est si lourde qu'il faut être trois pour la porter*» ! Il faut, cependant, remarquer qu'au XIXe siècle, en France, il était admis par la morale bourgeoise que le mari comme la femme cherche au dehors les plaisirs que lui refusait la vie conjugale.

Intérêt psychologique

Les personnages nous sont décrits extérieurement, en action, mais aussi intérieurement, dans leurs réflexions : nous partageons les doutes de Pierre, la peur de la mère d'avouer son acte, les élans amoureux de Jean vers la jeune veuve.

La plupart de ces personnages sont sans relief, sans ambition, presque sans rêves, agissent au jour le jour, comme il faut, sans faire de vagues.

Monsieur Roland : On sent que Maupassant n'aime pas celui qu'il nomme péjorativement, «*le Père Roland*», qui apparaît d'abord comme un homme fort simple, grossier et sot, «*si positif, si terre à terre, si lourd*» (page 104). Il ne sait rien, ne comprend rien, ne devine rien, n'a jamais rien compris ni pensé hors la bijouterie et la pêche à la ligne qui satisfait surtout sa misanthropie, car la passion de la mer, qui conférerait à d'autres leurs lettres de noblesse, ne l'élève en rien, et il demeure, sur l'océan, un paisible pêcheur bedonnant à chapeau de paille. Il a l'art d'irriter : quand il s'emporte et quand il s'émeut, quand il est, pour quelques instants, attristé ou quand il est, devant un verre, vulgairement gai. S'il parle, c'est pour jurer ; s'il se tait, c'est pour s'assoupir.

Puis on découvre un mari trompé avec justice par sa femme dont il était sûr, artisan de son malheur, et grotesque par sa tranquille confiance en la volage. Mais on s'était douté tout de suite qu'un tel léthargique agressif ne pouvait être vraiment apprécié d'une femme fine comme son épouse, qu'elle puisse lui rester fidèle. Le legs de Maréchal ne lui inspire aucune réflexion, mais son ingénuité et sa balourdise lui font rappeler tous les éléments du passé qui invitent au soupçon. On apprend ainsi l'empressement de Maréchal à aller chercher le médecin pour la naissance de Jean, son impatience, son émoi. Loin de remarquer, sur le portrait, la ressemblance avec Jean, il s'attendrit pesamment : «*Pauvre garçon ! dire qu'il était déjà comme ça quand nous l'avons connu. Cristi ! comme ça va vite ! Il était joli homme, tout de même, à cette époque, et si plaisant de manière, n'est-ce pas, Louise ? Comme sa femme ne répondait pas, il reprit : Et quel caractère égal ! Je ne lui ai jamais vu de mauvaise humeur. Voilà, c'est fini, il n'en reste plus rien... que ce qu'il a laissé à Jean. Enfin, on pourra jurer que celui-là s'est montré bon ami et fidèle jusqu'au bout. Même en mourant, il ne nous a pas oubliés.*» Quand la vérité lui est révélée, il pourrait devenir pitoyable comme Monsieur Parent (dans la nouvelle du même nom), mais il ne faut pas qu'il le soit car il risquerait de capter un peu de l'intérêt qui doit se concentrer sur Pierre.

C'est donc très systématiquement que ce personnage de vaudeville, qui demeure à la fin à jamais aveugle et stupide, n'éveille aucune espèce de sympathie. Maupassant n'aurait-il pas ainsi réglé des comptes avec son propre père (mais c'était lui qui trompait sa mère !)?

Maréchal est le parfait contraste avec Roland. Élégant par nature, autant que l'autre est disgracié, délicat par intuition autant que l'autre est vulgaire par instinct, riche de naissance quand l'autre s'est enrichi, sachant parler aux femmes et leur envoyer des fleurs quand l'autre ne fait, et fort mal, que «*causer aux dames*» ! Il s'est donc pris à aimer Mme Roland, et le lui a dit avec délicatesse. En est né un enfant pour lequel il a su ne pas montrer de préférence. Mais, peut-on se demander, comment se fait-il qu'il n'ait pas compris que son acte posthume et solennel allait exposer aux soupçons la réputation de son amante ? Lui si délicat n'a-t-il pas perçu que la délicatesse la plus naturelle exigeait qu'il traitât avec égalité les deux frères en considérant qu'ils étaient nés, l'un et l'autre, de celle qui l'avait aimé ?

Mme Rosémilly, pour secondaire qu'elle soit, n'est pas sans importance. Si sa situation de veuve l'oblige à garder constamment une réserve discrète, son honnête beauté sans éclat, et sa jeunesse font d'elle un être encore désirable. Il fallait qu'elle ne fût ni trop belle (elle aurait détourné l'attention à son profit) ni trop insignifiante (elle n'aurait intéressé personne). Toute en demi-teintes, elle convient parfaitement à Jean.

Mme Roland est un personnage complexe : cette simple petite bourgeoise est chargée de représenter à la fois l'épouse, la mère, l'amante, la femme en perpétuelle contradiction. Dans cette famille, elle fut la seule personne passionnée, la seule qui ait osé dévier du droit chemin.

D'abord, seules l'épouse et la mère apparaissaient, et à peu près rien ne la distinguait des autres mères et des autres épouses. Nous savons, dès le premier chapitre, que c'est une personne d'ordre, solidement douée de toutes les vertus de son état, et notamment de cette sage économie qui préside à l'heureuse gestion des fortunes moyennes. Sa seule ambition est de ne pas entamer le capital constitué pendant les années de négoce et de mener un train de vie conforme à son rang.

Mais nous pressentons qu'elle n'a pour son épais mari qu'un certain mépris poli, qu'elle lui est, comme il arrive si souvent chez Maupassant, supérieure sur le plan de l'intelligence et de la sensibilité, et qu'elle domine, avec le silence serein des vrais forts, cet importun criard, qui ne crie bien haut sa souveraineté de monarque en pantoufles que pour la plus humblement abdiquer dans l'intimité. L'ambivalence de cette «*femme d'ordre, une économe bourgeoise un peu sentimentale douée d'une âme tendre de caissière*» (page 29) est mise en relief dans le passage suivant dont le début et la fin marquent qu'est bien enclos sous son sérieux de commerçante un domaine secret qui fait d'elle une autre Emma Bovary : «*Elle savait le prix de l'argent, ce qui ne l'empêchait point de goûter le charme du rêve. Elle aimait les lectures, les romans et les poésies, non pour leur valeur d'art, mais pour la songerie mélancolique et tendre qu'ils éveillaient en elle. Un vers, souvent banal, souvent mauvais, faisait vibrer la petite corde, comme elle disait, lui donnait la sensation d'un désir mystérieux presque réalisé. Et elle se complaisait à ces émotions légères qui troublaient un peu son âme bien tenue comme un livre de comptes.*» (page 34).

On comprend alors qu'elle ait pu ressentir jusqu'au malaise le vide de son existence. Aussi, devinant en Maréchal une âme tendre et prudente comme la sienne, des affinités profondes avec lui, elle l'aima et se donna à lui, ne rompant que quand l'imposa la retraite au Havre. Là, apaisée et tranquille, elle rêva du passé, parce que son présent, trop banal, n'avait pour elle aucun charme ; elle vécut de ses souvenirs secrets qui n'avaient rien d'amer, car, dit-on, l'amertume s'attache seulement aux fautes contre l'amour. À quarante-huit ans, elle pouvait se féliciter d'une liaison qui avait rendu sa vie charmante sans rien coûter à son honneur de bourgeoise et de mère de famille. Nous apprenons que, durant vingt-cinq ans, elle a su cacher à tous son jeu et sa profonde hostilité à son mari sous l'apparence d'une sainte mère de famille, qu'elle a passé sa vie à se dominer. Mais elle l'a fait avec grâce, en sachant demeurer attirante, agréable et gaie.

Vis-à-vis de ses deux fils, elle se comporte en mère soucieuse de maintenir sans cesse l'équilibre et une paix trop souvent menacée par leurs sourdes rivalités. Intuitive, elle craint que la présence de Mme Rosémilly n'amène quelque conflit, et elle joue, à merveille, son rôle d'arbitre. Si elle ne le disait à la fin, jamais nous ne soupçonnerions qu'elle ait pu avoir, entre eux, quelque secrète préférence.

Sans la perspicacité amère et jalouse de Pierre, le trop aimant, elle restait à jamais, aux yeux de tous, une bonne épouse et une bonne mère. Sa brutale révélation la contraignit à avouer à Jean sa liaison avec Maréchal tout en insinuant que sa naissance fut comme la bénédiction par Dieu de son adultère. Mais il n'y a en elle aucune duplicité, aucun remords, même si elle paie cruellement son bonheur si longtemps impuni.

Vue sous l'angle de la morale courante et sans excès de sévérité, Mme Roland est l'épouse infidèle qui a fait endosser à son mari une paternité abusive et dont le cynisme, quand le notaire vient annoncer l'héritage en faveur du fils adultérin, révolte. Héroïne romantique, elle eût fait de sa faute une vertu et proclamé très haut son droit absolu de retrouver dans un bel amour sa vraie personnalité que compromettait un imbécile légitime. Féministe avant la lettre, elle eût rappelé à la famille, solennellement réunie pour la circonstance, que son corps était à elle, et qu'elle avait accordé plus que ne l'exigeait son strict devoir en n'abandonnant pas le mari pour le compagnon. Chrétienne, elle eût pleuré son péché. Païenne, elle l'eût divinisé. Mais Maupassant n'a pas voulu faire d'elle une héroïne : il l'a dépeinte avec l'objective indifférence d'un sceptique qui dépouille d'instinct tout être de tout contenu moral. Là où Flaubert aurait vu une victime d'une périlleuse puissance d'illusion sur son moi à l'instar de son Emma, là où Zola aurait décelé le produit d'une société corruptrice, Maupassant s'est simplement souvenu, avec Huysmans, avec Schopenhauer, que la femme est si naturellement trompeuse qu'elle devrait finir par ne plus tromper personne. Il ne juge pas Mme Roland : il constate. Il

ne la plaint ni de son indigence morale, ni de ses réelles inquiétudes à l'heure des aveux. La créant à l'image de celles qu'il a connues, il sait qu'elle se tirera, d'une manière ou de l'autre, de ce mauvais pas et, de fait, elle s'en tire, et, pas un instant, nous ne sommes vraiment attendris par ses pleurs ou ses crises de nerfs.

Maupassant l'avait tellement conçue en tant que femme plus qu'en tant que mère qu'il refit toute la scène émouvante et même poignante de la confession à Jean, sentant ce qu'il pouvait y avoir d'impudeur dans ces cris de maîtresse en présence d'un fils. Elle a peur de Pierre, mais non pitié. Elle ne préfère pas, comme elle le croit, Jean à Pierre, mais Maréchal à Roland. Sans doute l'impunité finale lui est-elle accordée, mais Pierre s'avoue incapable de vivre dorénavant auprès d'elle, dans cette pesante atmosphère de mensonge et de gluante duperie. Par ses fils, Maupassant lui a pardonné, mais il a surtout voulu que demeurât intacte l'image de la mère qu'il n'aurait voulu lui, le fils parfait, en aucun cas souiller. S'il a admis les circonstances atténuantes, c'est pour apaiser les innocents, les fils : en couvrant leur mère d'opprobre, il faisait rejaillir sur eux un peu de honte imméritée. La mère, même pécheresse, doit être revêtue d'une sorte d'immunité et il n'est jamais bon pour personne qu'on la dépouille entièrement de sa robe d'innocence. Pour cette seule charité filiale, Maupassant méritait au moins qu'on reconnût en lui un homme de cœur. Et il a exprimé avec une finesse sans ironie le contraste que fait un grand sentiment dans une petite existence.

Jean : Selon le mot de «*la petite bonne de brasserie*», il est «*beau garçon*». Il l'est même sans hâblerie, et ne cherche pas à faire étalage de son charme de blond ni de ses muscles délicats juste assez arrondis pour lui conserver une beauté virile sans équivoque.

Fils respectueux et tendre, il est plus correct que les autres avec le père Roland ; il est même capable de se constituer le chevalier servant de la coupable. Amoureux sans élan, il déclare sans trop de mièvrerie ni de ridicule sa flamme pure et sage à Mme Rosémilly, et il lui suffit d'aller avec sa maman louer un appartement d'un certain luxe sans faste et d'épouser «*la veuve*».

C'est un garçon médiocre, mais qui n'est pas sot, si l'on choisit les diplômes comme mètre-étalon de l'esprit. Il a reçu un certain nombre de dons naturels, et poursuit passivement des études dont il a retiré moins de la culture que l'indispensable moyen d'accéder à une situation. Dans son ascension prévue, par rapport à ses parents, n'entre aucune ambition vraie et un peu noble. Il suit seulement une tradition, celle de l'élévation, échelon par échelon, des générations. Il n'est pas sûr qu'il soit épris par avance de la profession choisie : il y a, une fois, pensé, et ne s'est pas imaginé qu'on puisse changer d'orientation. Les graves problèmes qui l'attendent ne le troublent pas, et il joue puérilement à l'avocat. Pourtant, il entre dans la vie avec des vertus de quadragénaire, et, comme tant de héros de Maupassant, il est noué, dès la vingtième année, par le sens paralysant des affaires.

C'est un grégaire qui, aux instabilités de mauvais augure de Pierre, oppose la constance patiente des arrivistes honnêtes. Tranquille, il n'est pas ému par la nouvelle de l'héritage, et ne se pose aucune question sur le legs dont il bénéficie : quand on est préféré, on ne se demande pas pourquoi. Homme d'imagination, il eût pu, comme Pierre, se demander ce qui lui valait ce bonheur, et avoir cette instinctive défiance de tout être sensé devant «ce qui est trop beau». Lui, non, il ne s'étonne pas de l'intervention du miraculeux dans le quotidien. Il se convainc : «*Puisque je suis le fils de cet homme, que je le sais et que je l'accepte, n'est-il pas naturel que j'accepte aussi son héritage?*» Mais le thème essentiel de ses méditations et de ses interrogations casuistiques est l'argent : il y a lutte en lui entre les scrupules et les intérêts. Homme de cœur, il n'eût accepté cette richesse qu'à condition de la partager avec son frère. Ses parents, un instant, y penseront pour lui. Lui, non. Un garçon de son âge aurait dû faire les projets les plus fous, voir dans cette aubaine l'occasion de réaliser les mille rêves dont s'enchantent l'enfance ou la jeunesse, mais il n'a ni rêves, ni projets. Devant son frère, il s'efforce de garder son calme, et ne se fâche que quand il lui serait impossible de faire autrement sans manquer de dignité.

Lui qui n'avait qu'un rôle de second plan, à son tour, tire les ficelles, mais ne sort pas grandi. Ce petit juriste sait trouver, en matière de morale, des décisions qui fassent jurisprudence. Il pense bien à renoncer à l'héritage, mais personne n'y croit, ni nous, ni lui, et il n'est soulagé que dans la faible mesure où il a été inquiet. Il imagine la noble combinaison qui apaise sans trop de difficulté ses faibles scrupules : il gardera l'héritage de Maréchal, son père, mais laissera à Pierre les biens de Roland

dans leur totalité. Il n'y a rien à reprendre, du point de vue légal... et l'affaire n'est pas mauvaise ! Les Roland sont juste à leur aise, et ne semblent pas pouvoir subvenir à l'installation de leurs enfants. Ce sont de petits rentiers. Maréchal, lui, laisse un capital considérable qui dispenserait presque son héritier de travailler. Grâce à son mariage, il pourra ne plus plaider, et ce serait dommage, car, en défendant, devant le tribunal de sa conscience, sa propre cause, il a manifesté d'incontestables qualités. Avec la même habileté qu'il avait déployée pour se prouver la parfaite légitimité de son héritage, il se persuade que le plus sage, pour tous, est d'éloigner Pierre, il se dévoue même jusqu'à lui trouver une situation. Tout, désormais, peut rentrer dans l'ordre, et c'était la seule conclusion logique pour un pessimiste comme Maupassant qui en imaginant que *«son esprit d'avocat, habitué d'ailleurs à démêler et à étudier les situations compliquées, les questions d'ordre intime, dans les familles troublées, découvrit immédiatement toutes les conséquences prochaines de l'état d'âme de son frère»* montra sa soumission à un principe réaliste : le comportement de l'individu est déterminé par sa profession.

Pierre, de par le caractère falot de son entourage, étant isolé au plein milieu de la scène, apparaît d'autant plus malheureux et tourmenté. En effet, son âme honnête, mais dure, orgueilleuse, est chagrine et jalouse. Devant lui, le lecteur se trouve impuissant, comme ligoté, car, dès les premières pages, il sait que personne ne lui sera d'aucun secours, et le pire est qu'il le sait avant d'en avoir conscience. C'est une des formes du sadisme de Maupassant que de livrer ainsi une victime aux regards et de mettre très savamment son lecteur dans l'exacte situation d'un témoin, pourvu, un instant, d'une parcelle de la connaissance que Dieu a de sa créature : on a dit au personnage qu'il est encore libre de poursuivre sa route vers l'abîme ou de s'arrêter ; mais, quand il croit avoir encore assez de force pour freiner son élan, chacun voit, sauf lui, qu'il est trop tard. Pierre est, au sens philosophique du mot, «déterminé» et, s'il n'y avait pas le conflit familial qui bouscule le destin, il y aurait eu autre chose ; à défaut d'un événement réel, il en eût créé un, et eût tout autant souffert. C'est l'accomplissement de sa destinée que de sembler coupable.

Jaloux et jaloux lucide, assez honnête pour en rougir, il a connu, vraisemblablement dès la naissance de Jean, ce que l'on pourrait appeler le complexe de Caïn, qui est la frustration que ressent l'aîné quand apparaît un cadet. Il était jusqu'alors l'enfant unique, le seul bénéficiaire des tendresses maternelles et paternelles, et voici qu'arrive un frêle et redoutable adversaire que les parents choient, admirent joyeusement, marques d'affection dans lesquelles il voit des trahisons. Ils grandissent ensemble, mais, pour la famille, le frère reste «le petit», quand il est, lui, à jamais, l'aîné, celui qui doit être le modèle précocement chargé de responsabilités, celui à qui, par principe, on donne toujours tort. Il ne se pose alors encore que de vagues interrogations sur la notion de justice. Déjà déchiré d'inquiétudes, il connaît alors le premier retrait en soi, la première solitude.

Ainsi, il se demande s'il était équitable qu'il soit brun, lui, et que l'autre soit blond, alors que, pour tout le monde, le blondin est plus attirant? Maupassant n'a pas, en effet, évité le manichéisme dans l'opposition des deux frères : l'aîné, brun, amer, cruel ; le cadet, blond, doux, médiocre, compatissant et partageant avec sa mère un sentimentalisme un peu fade, qui, dès l'adolescence, a fait l'admiration des grandes personnes en ayant choisi, sans déviation, une position sociale tandis que Pierre reste sans cesse ballotté entre des sollicitations diverses. D'autre part, sous la douceur bonasse, faussement niaise, de la mère et du fils adultérin, on sent percer une haine pour le grand mâle, un désir d'humiliation féroce ; on sent sourdre, venu de très loin, le besoin terrible, qui ne peut vraiment se dire, qui n'a jamais pu vraiment se dire, de ricaner et de détruire.

Ainsi est né le dégoût du milieu dans lequel il était condamné à vivre, avec lequel il se montre orgueilleux et cassant, se révèle incapable de communiquer, alors qu'il est simple avec les simples comme le pharmacien Marowski (un réfugié politique polonais inspiré à Maupassant par un pharmacien polonais de Bezons avec lequel il avait de longs entretiens). Dans sa détresse profonde, n'ayant pour son père qu'une médiocre estime, et ne se souciant pas de ce qu'il pense, il avait une seule consolation : sa mère, qu'il aimait, dont il sentait qu'elle au moins était une alliée, quelqu'un de sa race, quelqu'un qui pouvait l'excuser de ses fougades, le comprendre, l'aimer en étant digne de l'aimer car il faut aussi de l'estime à cet orgueilleux.

La nouvelle de l'héritage vient à point pour faire éclater la crise : cette fois, c'en est fait. Pierre se sent «*maudit*». Tout va à Jean, rien à lui. Il aurait été sauvé s'il avait rencontré autour de lui un peu de tendresse. Sa mère, au moins, aurait pu comprendre sa détresse, et il aurait pu ainsi pardonner à la vie. Mais personne ne pense à lui, à ce moment-là. Les autres sont tous trop remplis de grosse satisfaction matérielle pour percevoir qu'il y a un mal-aimé, un mal-partagé, un défavorisé du sort. On lui trouverait presque mauvais caractère. Il parvient, néanmoins, à surmonter en lui-même cette épreuve, ou, du moins, à chercher à se libérer, et il ne trouve, pour se confier, que deux étrangers, de peu de secours : le pharmacien qu'il aime bien, sans plus, et la «*petite bonne de brasserie*» ; ils n'ont, ni l'un ni l'autre, entendu malice et, sans le savoir, ils lui ont donné un coup mortel car chacun d'eux devine la vérité, et l'oblige à rendre conscients les soupçons refoulés. Ceux-ci une fois entrés dans son âme, il n'eut plus de repos ; il les amassa en voulant les dissiper. Il se livra à une véritable enquête, recueillant des indices, réunissant des preuves.

Il lui est révélé que son frère n'est que son demi-frère. Désormais, il n'a plus le droit de ne pas douter, ne peut plus ne pas savoir. Il se refuse tout d'abord à la vérité, mais n'est à aucun moment sa dupe. Cette révélation lui fait éprouver un total désarroi qui ne s'explique pas par la solidarité masculine avec son père, mais par le fait que c'est sa mère qui a commis la faute. Comme il est médecin, il se fait une image plus pénible, plus brutale, de cet acte de reproduction qui, accompli gratuitement, pour le plaisir et au prix d'une trahison par une femme déjà mère de famille, lui paraît même odieux et, dans son esprit, souille sa mère. Il peut encore l'aimer, mais il ne peut plus la respecter et, en elle, à ses yeux, s'écroule l'ultime refuge contre le mal du monde. Cette interprétation a le mérite de le rendre plus estimable que s'il était mû par la seule jalousie et est plus conforme au dessein général du livre.

En voulant se persuader que sa mère n'est pas coupable, il agit simplement par instinct d'auto-défense. En la condamnant, il se condamne, et c'est ce suicide moral qu'il souhaite, désespérément, éviter. Les faits n'importent plus, à partir du moment où l'image qu'il s'était formée de sa mère a été souillée sans recours : mal préparé déjà pour la vie, il ne réagit plus utilement, et n'accomplit plus, poussé par un sûr instinct de destruction, que ce qui peut lui nuire. Il reçoit les mêmes chocs qu'elle, comme quand elle le portait dans son sein. Entre elle et lui, le cordon ombilical n'a jamais été vraiment tranché. Il faudra près de trente ans, et, pour sauver la mère, on sacrifiera l'enfant.

Ainsi, il trouble, épouvante, accable sa malheureuse mère, qu'il adore pourtant. Il ne lui épargne aucun mépris. La lutte est courte et déchirante entre la mère coupable et accusée, et le fils inquisiteur et juge. Sa conduite est monstrueuse et cruelle, mais elle est dans la logique de sa nature. On pourrait considérer qu'il a tort de juger sa mère, qu'il devrait au moins l'excuser, sachant que le vieux Roland est un imbécile. Mais, en fait, comme il avait l'habitude de mépriser son père, il s'est spontanément fait le juge de sa mère. Comme il est jeune et qu'il souffre, il est sans pitié.

Puis il dénonce à son demi-frère le secret qu'il a surpris, et qu'il aurait dû garder. Jean s'emploie à l'éliminer, à éliminer le seul protagoniste lucide, le seul personnage révolté. Pierre choisit d'abandonner le combat, et, perdant frustré et désespéré, s'enfuit, choisit d'oublier, de renoncer, tendu vers un avenir incertain, vers l'inconnu qui l'étreint, l'étouffe et le libère.

Aussi le lecteur peut-il difficilement s'identifier à ce personnage qui n'est guère sympathique. Ses duretés même nous détournent de cet homme impitoyable qui pleure de pitié sur lui-même, sur ses illusions perdues, sur la sottise du monde, sur ces péchés de la chair qui envoient en exil les fils légitimes pour que triomphent les bâtards. On est presque aussi soulagé que les siens quand il disparaît dans cet inconnu d'autant plus sinistre qu'il sera seul avec lui-même, en proie à ses démons, condamné à la contemplation stérile d'une vie brisée.

Cependant, médecin, il est soucieux de l'humanité souffrante, «*qui a besoin de lui*», et cela le sauve du désespoir. Comme Schopenhauer, il crie à la race maudite son mépris de la voir se reproduire, mais il ne l'abandonnera pas : il connaît enfin la pitié.

On peut penser que cette analyse de la rivalité entre les deux frères qui ne manque pas d'acuité avait une implication biographique certaine, qu'elle reproduisait les rapports de Maupassant avec son frère, Hervé. Et on peut supposer que, s'il ne nous laisse pas sympathiser avec ses personnages, c'est qu'il ne les aima guère.

Intérêt philosophique

“*Pierre et Jean*” est une autre illustration du naturalisme et du pessimisme de Maupassant.

Ses personnages répondent en effet aux lois naturelles ; à leur instinct ; aux impératifs de la chair qui rendent Mme Roland, face à tel mari, naturellement infidèle, comme le sont souvent les femmes, pour ce misogynne.

En effet, en ce qui concerne les femmes, si Maupassant put signaler la supériorité de certaines sur le plan de l'intelligence et de la sensibilité, de façon générale, ici, comme dans le reste de son oeuvre, il fut plutôt sévère à leur égard. Ainsi, Pierre voit, sur la plage de Trouville «*une immense floraison de la perversité féminine*» : «*Cette vaste plage n'était donc qu'une halle d'amour où les unes se vendaient, les autres se donnaient, celles-ci marchandaient leurs caresses et celles-là se promettaient seulement. Toutes ces femmes ne pensaient qu'à la même chose, offrir et faire désirer leur chair déjà donnée, déjà vendue, déjà promise à d'autres hommes. Et il songea que sur la terre entière c'était toujours la même chose.*» (pages 120-121). Aussi n'est-il pas indulgent pour sa mère : «*Mais oui, elle l'avait trompé dans sa tendresse, trompé dans son pieux respect. Elle se devait à lui irréprochable, comme se doivent toutes les mères à leurs enfants. Si la fureur dont il était soulevé arrivait presque à de la haine, c'est qu'il la sentait plus criminelle envers lui qu'envers son père lui-même.*» (page 126), ce réquisitoire étant bien celui de Maupassant lui-même qui pensait que la femme, au demeurant assez méprisable en général, ne trouve le sens de sa mission que dans la maternité. Pour lui, l'amour-accouplement avilit, l'amour sentimental, dans la mesure où il existe, est un peu niais, l'amour maternel seul grandit. Il traça en Mme Roland le portrait de la femme telle qu'il la concevait, mais aussi telle qu'il la désirait avec ses appétits brutaux de célibataire à la morale oblitérée : et il eût souhaité rencontrer beaucoup de ces jeunes femmes désabusées, toutes prêtes à oublier dans les bras d'un amant les désillusions subies avec le mari. Pour un légiste des droits du cœur, il y aurait à prendre, çà et là, dans l'oeuvre du romancier, un code très complet de l'adultère, de ses droits, de ses limites, de ses avantages et de ses risques. Aussi ne fit-il pas de cette épouse infidèle une héroïne : il la peignit avec l'objective indifférence d'un sceptique qui dépouille d'instinct tout être de tout contenu moral, qui considère la femme comme naturellement trompeuse.

C'est naturellement aussi que la famille Roland, exemple de la famille qu'on souhaite ne pas avoir, mène une vie terne et peu enviable, vouée aux grosses satisfactions matérielles, une vie qui n'est qu'une suite de renoncements et d'échecs contre lesquels ses membres ne luttent pas, chacun s'efforçant seulement d'oublier ou de se faire oublier, étant en proie à la solitude, restant enfermé dans son univers, et refusant d'en sortir, refusant de faire un pas vers les autres, de peur d'être mal compris ou repoussé.

C'est naturellement encore que, pour Maupassant, l'amour n'est possible entre un parent et un enfant que s'ils sont unis biologiquement : il fait dire à Pierre que «*deux personnes nées aux deux extrémités du monde ne pouvaient pas être plus étrangères l'une à l'autre que ce père et ce fils. Ils croyaient s'aimer parce qu'un mensonge avait grandi entre eux. C'était un mensonge qui faisait cet amour paternel et cet amour filial.*» (page 113).

C'est naturellement enfin que les péchés de la chair envoient en exil les fils légitimes pour que triomphent les bâtards.

On voit que, pour Maupasant, le comportement de l'individu, déjà déterminé par la génétique, par le milieu familial, l'est encore par sa profession.

En fait, s'il fut poussé par le désenchantement vers le naturalisme, il n'y trouva qu'un moyen d'expression de son opposition à la morale courante, de son scepticisme, de son pessimisme foncier qui toutefois se trouve ainsi atténué, du fait que le roman, qui se développe selon une cruelle logique, reste ouvert par sa fin : «*Le baiser frappe comme la foudre, l'amour passe comme un orage, puis la vie, de nouveau, se calme comme le ciel, et recommence ainsi qu'avant. Se souvient-on d'un nuage? »*

Destinée de l'œuvre

Alors que Maupassant écrivait à sa mère : «*Je suis sûr que le livre est bon*», mais doutait de son succès car «*il est cruel, ce qui l'empêchera de se vendre*», sans le savoir, Jules Lemaître lui répondit en lui donnant son avis le 8 janvier 1888 : «C'est cruel, mais vraisemblable, c'est-à-dire vrai. Et, quant à l'exécution, vous n'avez rien fait de plus net, de plus arrêté, de mieux composé et distribué, de plus magistral.»

Ce roman fut celui de Maupassant le plus adapté après '*Bel-Ami*' :

- en 1924, en France, par E.B. Donatien ;
- en 1926, en Suède, par Olof Molander : '*Bara en danserska*' ('*Seulement une danseuse*') ;
- en 1943, en France, par André Cayatte ;
- en 1951, au Mexique, par Luis Bunuel : '*Una mujer sin amor*' ('*Une femme sans amour*') ;
- en 1973, en France, pour la télévision, par Michel Favart, François Marthouret interprétant un Pierre Roland très convaincant ;
- en 2003, en Grande-Bretagne, par Dan Ireland ('*The legacy*') ;
- en 2003, en France, pour la télévision, par Daniel Janneau.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)